

Écrire en numérique, une interview de Neil Jomunsi

À l'occasion de la parution aujourd'hui de son récit *Agence B*, deuxième opus de la série *Jésus vs Hitler*, Neil Jomunsi à qui nous devons la belle initiative du *Ray's day* (à laquelle Framasoft s'est joint bien volontiers), nous fait part de réflexions sur le droit d'auteur, l'édition et la monétisation de son travail d'écrivain, mais aussi de sa passion pour la culture pulp.

Bonjour Neil, peux-tu te présenter ?



Salut, je m'appelle Neil Jomunsi, j'ai 33 ans et je vis à Berlin avec ma femme. Après des études de cinéma, j'ai entretenu mon amour des livres pendant de nombreuses années en tant que libraire, avant de décider de me consacrer à temps plein à ma passion : raconter des histoires. Quand je ne blogue pas sur page42.org ou que je ne refais pas le monde sur Twitter, j'écris des romans, des feuilletons pulps déjantés, des livres dont vous êtes le héros, des essais et des nouvelles. Je suis également l'un des fondateurs d'une maison d'édition numérique qui s'appelle Walrus, spécialisée dans le pulp et le fantastique. Il y a un an, j'ai lancé un marathon d'écriture qui s'appelle le Projet Bradbury, qui consistait à écrire 52 nouvelles en 52 semaines. Ah, et je vais avoir des jumeaux dans peu de temps...

Pour quelles raisons as-tu choisi de publier en numérique ? Est-ce que tu as essayé vainement d'être publié par un éditeur classique et tu y as renoncé ou bien est-ce un choix délibéré dès le départ ?

Je n'avais jamais vraiment essayé de me faire publier par un

éditeur « classique » avant cette année. Auparavant, je publiais au gré des appels à textes dans des anthologies et j'écrivais surtout pour moi. Quand j'ai créé Walrus, il m'a semblé normal d'y publier aussi ce que j'écrivais, puisque mes goûts d'éditeur ressemblent fatalement à mes préférences d'auteur. C'était une manière d'enrichir le catalogue, et puis en toute franchise, c'était aussi un peu une blague au début : quand j'ai commencé à rédiger le premier épisode de « Jésus contre Hitler », c'était uniquement parce que je voulais un titre accrocheur pour Walrus, peu importe ce qui se cachait derrière ce titre. Mais du coup, la blague a bien pris, des personnages en sont sortis, un public s'en est emparé... du coup, je continue la saga avec « Agence B », la suite directe de Jésus contre Hitler, dont le premier tome sort le 2 septembre. Mais je compartimente mes publications. Mes aventures avec Walrus sont purement de l'ordre du fun : j'y ai publié cette série, mais aussi des livres-jeu. Pour les nouvelles, une grosse part de ce que j'écris, j'ai décidé de passer par mes propres moyens sans faire appel au circuit Walrus, parce que d'une part il n'y a quasiment aucun public pour la nouvelle, mais aussi parce que je voulais garder une totale indépendance artistique et économique sur le procédé (c'est ainsi qu'est né, et que continue, le Projet Bradbury). Quant aux textes plus longs, plus sérieux aussi, que j'ai pu écrire et sur lesquels je concentre désormais une bonne part de mon temps créatif, je suis en recherche d'éditeur. Je connais bien le circuit du livre et je sais qu'il n'y a que de cette façon que je pourrai toucher un public plus large. Je recherche aussi une relation avec un(e) mentor, qui puisse m'appuyer et m'aiguiller dans mes choix. Je crois beaucoup au caractère polymorphe de l'édition. La technique nous le permet, ce serait dommage de se priver du meilleur des deux mondes.

Thierry Crouzet s'est enthousiasmé pour la plateforme de publication Wattpad. Tu l'as expérimentée également, qu'en penses-tu ?

J'aime bien le principe du *push*, qui permet à tous les abonnés de recevoir une notification à chaque fois qu'une nouvelle histoire est publiée. Après, l'interface de lecture n'est pas optimale, et celle de rédaction est encore pire. Mais ça fait le boulot, et on peut utiliser des licences libres. Je crois que j'ai besoin de me recentrer en ce moment, c'est pourquoi j'utilise le blog comme principale interface avec mes lecteurs. Mais Wattpad est un terreau fertile pour l'expérimentation.

Tu as fait aussi le choix d'une licence Creative Commons, pourquoi ? Et pourquoi « NC » ?

Je n'utilise plus la licence NC : soit mes textes sont en tous droits réservés, comme mes romans en recherche d'éditeur, soit ils sont dans la licence la plus libre possible. C'est une manière de clarifier la situation. Dorénavant, les publications que je choisis de libérer – notamment mon blog et les nouvelles du Projet Bradbury – sont en BY-SA. C'est un processus de réflexion en constante évolution. J'ai commencé par la NC parce que ça me semblait être une bonne porte d'entrée pour le néophyte que j'étais à l'époque. Je ne suis pas un forcené du libre. Ça m'intéresse beaucoup, mais ce n'est pas un sacerdoce. Les certitudes absolues s'apparentent toujours pour moi à des religions, des dogmes. L'incertitude est pour moi la meilleure des bases pour créer.

Tu es bien placé pour savoir qu'il n'est pas facile pour une jeune écrivain, fût-il talentueux, de vivre de sa production écrite. Peux-tu nous dire comment tu te débrouilles avec le problème et quelles sont selon toi les pistes qui permettraient de monétiser la création littéraire (et artistique, plus largement) ?

Le fait que les écrivains peinent à vivre de leur travail est une conséquence purement matérielle d'une situation pourtant positive : de plus en plus de gens lisent (pas forcément des romans, mais ils lisent), ont une culture narrative et

dramaturgique (les séries américaines y sont pour quelque chose) et les outils d'écriture et de publication sont désormais à la portée de tous. Donc c'est normal que davantage de romans soient publiés. Cela ne veut pas dire qu'ils sont bons, mais je pense qu'au global, il y a plus de romans corrects qui sont écrits aujourd'hui qu'il y a trente ans. De vrais bons romans, il y aura toujours un plafond je crois, mais bon... vous voyez l'idée. Du coup, un plus grand nombre d'auteurs se partage un gâteau qui ne grossit pas, voire qui rétrécit.

On peut s'en lamenter, mais ça ne sert pas à grand-chose et ça n'arrange rien. Je suis du parti de chercher des alternatives, notamment en utilisant le crowdfunding via Tipeee. Ainsi, chacun peut décider de consacrer un euro par mois à me soutenir, moi et mes textes. La suite du projet Bradbury, que je viens de lancer, s'inscrit d'ailleurs pleinement dans cette logique. Ce n'est pas grand-chose, le prix d'un café, mais si mille personnes s'y mettent, ça fait une vraie différence. Les éditeurs traditionnels ont encore un avantage certain avec le système des avances, mais celles-ci ayant tendance à se réduire, voire à disparaître, on peut craindre que de plus en plus d'auteurs se tournent vers des solutions alternatives pour subsister (car un auteur mange et dort comme vous et moi... enfin, surtout comme vous).

Avoir un éditeur devient facultatif aujourd'hui, mais c'est parce que ça devient facultatif que ça n'en est que plus important. Le processus de sélection est un besoin naturel de reconnaissance : le nier serait nier ce qui fait aussi de nous des humains et des créateurs. En tant qu'auteurs, on s'inscrit dans une tradition très vaste qui s'appelle la littérature. À un certain stade de professionnalisation, c'est important d'obtenir l'aval de ses pairs je crois, d'autant que ça ouvre le marché des ventes à l'étranger, des traductions, des bourses, etc... Encore une fois, on doit entrer en symbiose avec son environnement, qu'il soit naturel ou culturel. Je ne crois

pas aux positions braquées. En résumé, il est important pour un artiste aujourd'hui de savoir d'où il vient, sur quoi il peut compter, où il va et quel chemin il peut emprunter, parmi un éventail beaucoup plus vaste qu'il y a vingt ou trente ans..

Tu t'es engagé résolument en faveur de la réforme du droit d'auteur en soutenant les propositions de Julia Reda notamment, pour quelles raisons ? Quelles leçons tires-tu de cette expérience disons, au plan politique ?

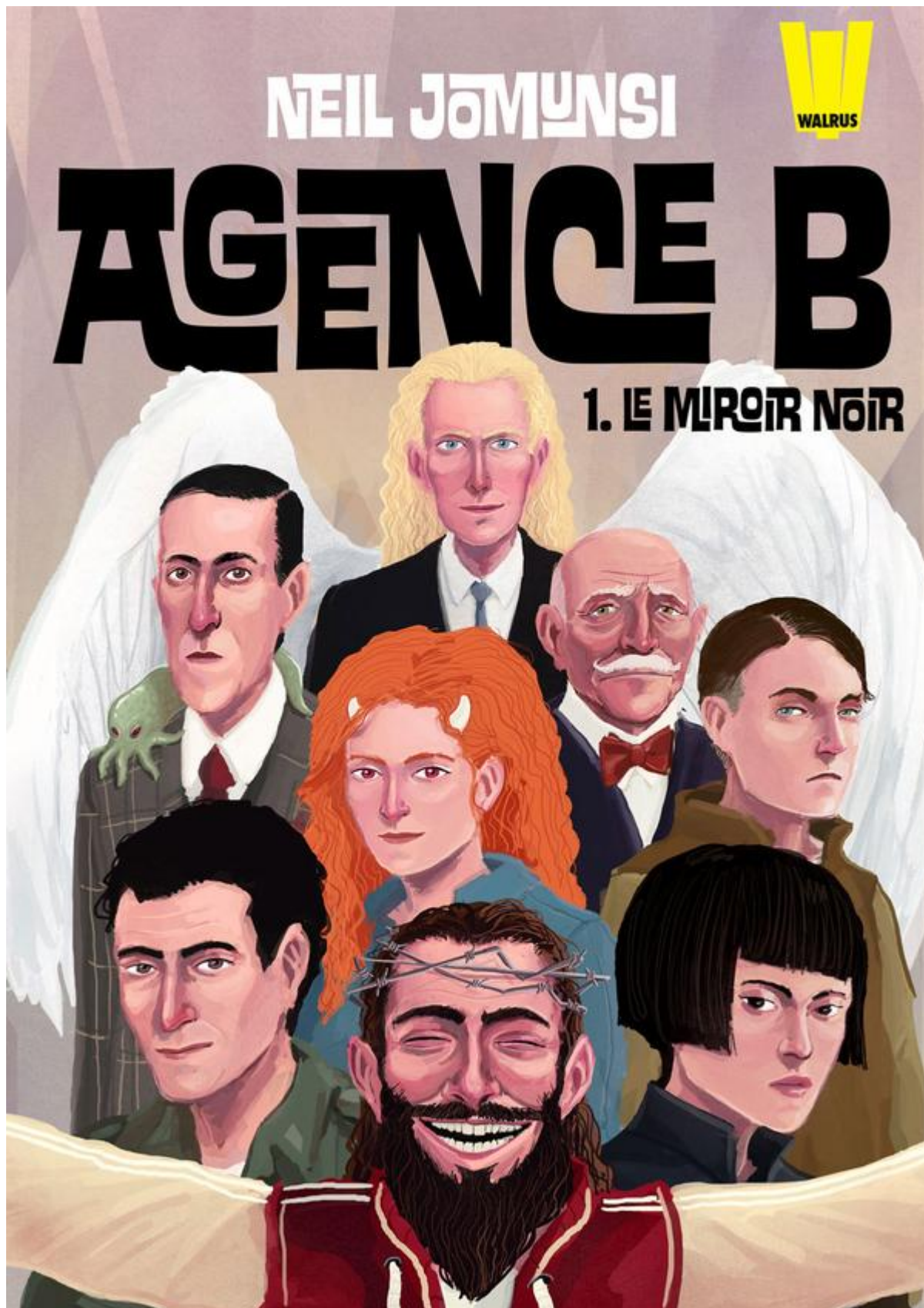
Je ne suis pas un politique, même si je suis engagé (ce qui est très différent). Je ne suis pas particulièrement à l'aise avec les codes de ce monde, c'est pourquoi c'était important pour moi de m'y confronter en prenant la parole lors de la journée consacrée à la réforme du droit d'auteur au Parlement européen (aux côtés de l'ami Pouhiou, notamment). C'était une expérience intéressante, enrichissante aussi par les rencontres qu'elle a occasionnées.

La principale conclusion que j'en retire, c'est qu'une industrie confortablement implantée ne se laisse pas facilement réformer (ce qui était déjà très clair dès le début, mais le lobbying pour amender le rapport et en effacer tout changement véritable m'a conforté dans cette opinion). Le droit d'auteur est une machine infernale qui aujourd'hui sert davantage à attaquer qu'à protéger. Je n'aime pas les faux-semblants : les auteurs, qu'on dit vouloir protéger par ce droit, sont le maillon le plus faible de la chaîne, le plus vulnérable... et on n'a pas attendu le rapport Reda pour constater cette situation. Internet joue les boucs-émissaires dans l'histoire, mais une réalité très concrète est que les auteurs sont de moins en moins bien payés et protégés, et ce avec la législation en place. Le rapport Reda proposait des obligations contractuelles supplémentaires, ce qui a bien entendu été effacé au moment de la procédure d'amendement. Un droit des auteurs qui protège en réalité une industrie au détriment de ceux qui la rendent possible, l'idée me rend

malade. Pourquoi ne pas essayer de nouvelles choses ? Une réforme réussie devra permettre aux artistes de mieux gagner leur vie, et d'être traités de manière plus équitable.

Parle-nous un peu de ce roman qui vient de sortir, la suite de Jésus vs Hitler ? Tu crois vraiment que ça va plaire ces histoires délirantes ? Est-ce que cette suite va être aussi amusante ou bien y as-tu mis des ingrédients différents ?

Agence B est une nouvelle série, que j'entends prolonger aussi longtemps qu'elle m'amusera avec de nouveaux épisodes. L'idée était de continuer dans l'exacte lignée de Jésus contre Hitler, mais en prenant un nouveau paradigme qui ne serait plus seulement dans l'affrontement entre les deux personnages (la fin de l'épisode 4 rend de toutes façons ce combat impossible désormais). Agence B, c'est un peu l'Agence Tous Risques du paranormal : beaucoup de personnages, des aventures folles et trépidantes, des voyages dans des univers déjantés, effrayants, oniriques, avec en toile de fond les monstres échappés de l'Enfer et tout un tas de créatures maléfiques. J'entends prolonger le ton humoristique, parce que je crois que c'est le ton qui sied le mieux au pulp : c'est assez flagrant dans Indiana Jones, par exemple. C'est la comédie qui permet de sortir indemne de nombreuses situations terrifiantes. Dans ce premier épisode, l'Agence B devra venir en aide à un ange qu'une affreuse créature aura blessé. C'est une sorte de pont entre Jésus contre Hitler et la suite, puisque je dois poser les personnages dans leurs nouveaux rôles : c'est forcément une histoire davantage introductive que les prochains épisodes. Mais j'ai bon espoir de poursuivre la série sur les chapeaux de roue. Ce qui m'angoisse le plus, c'est la réception du public. Il y a une vraie attente pour la suite, et j'espère qu'elle ne décevra personne.

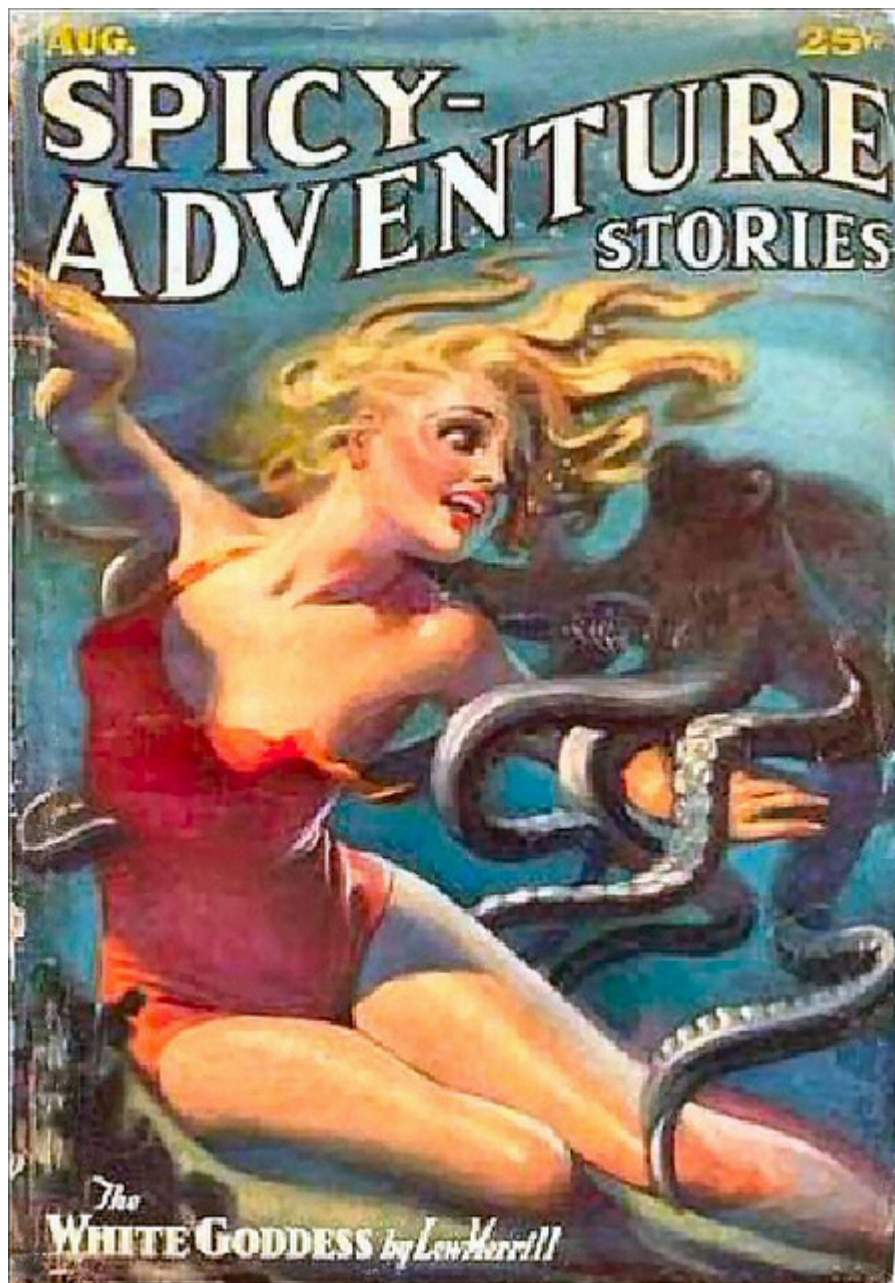


Télécharger et lire Agence B – Si vous n’avez pas lu l’épisode précédent

Tu vises un public de geeks ?

Pas spécialement. Je vise un public de curieux, d'enthousiastes, d'esthètes, de nostalgiques, de passionnés... Geek, c'est une appellation qui ne me parle pas vraiment, ou en tout cas une appellation qui n'a de mon point de vue pas grand-chose à voir avec la littérature. Je ne lis d'ailleurs presque pas de SF, ni de fantasy. De ce point de vue, je suis exactement comme Bradbury, qui préférait lire de la poésie ou des essais politiques.

Tu es plutôt Lovecraft ou plutôt Monty Python ? Kerouac ou Bukowsky ? Tu es plutôt La grande vadrouille ou On a retrouvé la septième compagnie ? Star Treck ou Matrix ? Et du coup, tu es plutôt Hitler ou plutôt Cthulhu (Iä, Shub-Niggurath ! Iä, Iä, Cthulhu fhtagn !) ?



Je suis Lovecraft ET Monty Python, à fond sur les deux. Je ne suis ni Kerouac ni Bukowsky, *la Beat Generation*, ce n'est pas mon truc, je suis plutôt de celle d'avant, accoudée au bar avec Fitzgerald et Hemingway. Clairement, *La grande vadrouille* (et tous les films de Louis de Funès ou presque). *Fantômas*, *Rabbi Jacob*, sont des films très pulp. Je les adorais enfant et je les adore toujours. *Star Trek*, ce n'est pas vraiment ma génération, plutôt celle de mes parents, même si j'aime bien la toute première série avec Leonard Nimoy. Je n'ai jamais accroché aux suites. En revanche, je suis clairement de ces ados qui sont sortis d'une salle de cinéma le cerveau complètement retourné un beau jour d'été 1999. *Matrix*, quelle

claque ! De manière générale, je suis assez fan du travail des Wachowski, jusqu'à la toute récente série *Sense 8* absolument formidable. Et ensuite, s'il faut choisir un méchant entre Hitler et Cthulhu, ne m'en veux pas Adolf, mais ce sera mon bon vieux poulpe géant adoré. C'est une vieille histoire entre Lovecraft et moi !

Crédit images :

- Neil Jomunsi
- Will Hart (licence CC-BY-2.0)